

CHAPITRE PREMIER

Communauté d'Arras **dimanche 12 mars, 22 h 47**

Je remonte le col de ma veste en cuir comme un détective de pacotille – besoin de me sentir confiant. Une profonde inspiration et je m'enfonce dans le bar à Luc ; un grand mot pour dépeindre une cave aménagée avec quelques banquettes, des tentures sombres et des croix à foison – les réminiscences d'un ex-gothique, quoi.

Comme d'habitude, les mains et gargouilles brûlencens vomissent un flot de parfums. Jasmin, rose, patchouli, on pourrait se prendre à rêver d'autres contrées. À cela s'ajoutent les clopes et les joints, en abondance... L'atmosphère est saturée de fumée, mais on s'habitue à tout. Ce n'est qu'une question de temps... De volonté aussi.

Le patron tire sur une Marlboro qui ira rejoindre

ses sœurs dans un plat à mégots bourré jusqu'à la gueule ; il me salue de la tête et j'acquiesce mollement.

La journée n'a pas été folichonne aujourd'hui.

L'hiver, c'est toujours pareil : avec la baisse de la luminosité, j'ai les larmes faciles et le cœur au passé. Un rien me ramène à l'orage vert, à ma vie perdue.

Je scrute les alentours.

Il n'y a pas grand monde ce soir, mais surtout *elle* n'est pas là. Aujourd'hui encore, je n'ai pensé qu'à Carla et aux cachetons qu'elle devait me concocter. Je crois qu'à force d'en prendre, mon cerveau se ramollit. J'ai bien conscience d'être sur la mauvaise pente.

Un jour ou l'autre on me retrouvera rétamé sur la chaussée. On me ramassera, et si j'ai du bol, ceux de ma communauté m'enterreront dans l'ex-jardin public du centre ville. Puis ils m'oublieront. Les cimetières sont remplis de gens indispensables, après tout.

Sinon, les autres feront ce qu'ils voudront de ma dépouille.

La télé posée dans un coin beugle un film avec Uma Thurman, le groupe électrogène qui l'alimente gronde dans une pièce voisine. Luc adore cette actrice ; il ne se passe pas une journée sans qu'il repasse l'un de ses DVD. D'ailleurs, à la longue, j'ai

fini par l'apprécier, moi aussi. C'est tellement pénible de se dire que l'on ne tourne plus désormais et que le Septième Art n'est pas près de sortir du coma dans lequel l'orage vert l'a plongé.

— Pelletier !

Elle m'a appelé et je me sens tout de suite rassuré. Je ne l'avais pas vue, assise dans ce coin. Carla, notre dealeuse, porte de nouvelles fringues, un bustier mauve, un blue-jean et des bottes, elle a dévalisé un magasin – au propre comme au figuré.

Ses cheveux noirs ramenés vers l'arrière mettent en valeur son visage fin et ovale. Pas une trace de maquillage. Certaines femmes prétendent que ce l'on trouve dans les boutiques est périmé, donc dangereux pour la peau. Personne ne sait ce qu'il faut penser de ces rumeurs nées de nulle part. Alors la prudence l'emporte...

— Salut.

Je dépose sur sa joue une bise sans affection. Elle me sourit, habituée qu'elle est à ma froideur.

— J'ai pensé à toi, lâche-t-elle, la main posée sur une enveloppe pliée, promesse de voyages pour l'esprit.

— T'es bien la seule, rétorqué-je.

— Toi, t'es retourné *at home*, Shérif. J'en suis certaine.

Je fronce les sourcils, la fixe avec un mélange

d'agacement et de désapprobation. Pourquoi a-t-elle besoin de me balancer cette faiblesse à la figure ?

Je ne lui ai pas parlé de la boutique qu'elle a pillée, pourtant. J'essaie de recouvrer mon calme, mais je fulmine déjà. Les langues ont un tel besoin de se délier dans la communauté que c'en est maladif.

— Qui t'a dit ça ?

— Suffit de voir ta tête. Tu...

— Je quoi ? Je devrais arrêter de penser à ma femme et à ma fille ? Tu ne crois pas que tu m'en demandes beaucoup ? Trop ?

Carla acquiesce et je me sens mal, comme si je m'étais engueulé avec la dernière personne susceptible de me comprendre. Tout au moins l'unique amie que je me suis gardée dans ce semblant de monde.

— C'est pourtant ce que nous avons tous fait, dit-elle dans un murmure. T'es pas le seul, Pelletier, à avoir perdu quelqu'un que tu...

Les mots... Toujours ces fichus mots qui sortent difficilement, leur débit étranglé par les chaînes du souvenir. L'histoire de Carla, c'est la mienne, c'est aussi celle de tous les réfractaires. Une vie brisée en l'espace de quelques secondes à peine, le jeudi 25 novembre, il y a sept ans, à 22 h 17 pour être exact.

C'est ce jour-là que l'orage vert a éclaté, que les télés et les ordinateurs du monde entier se sont figés

tandis que tous les hommes se retrouvaient englués dans une nasse énergétique. Le phénomène n'a pas duré longtemps, une minute ou deux à peine. Mais quand cette éternité s'est écoulée, plus rien n'était comme avant.

Nous n'avons rien vu venir.

Nous pensions que les extraterrestres allaient débarquer ou bombarder nos villes ; que, pire, ils allaient ruser et s'insinuer dans les cercles décideurs. Nous nous étions totalement trompés. L'invasion fut plus traîtresse encore. Le flux nous a incorporés, puis il a formaté les esprits de la majorité d'entre nous. Un instant, il y avait Isa et Estehl Pelletier, ma femme et ma fille. Deux minutes plus tard, des consciences Stybiax avaient pris possession de ces gangues.

J'ai bien cherché à les retenir, à les empêcher de sortir. Je sentais que leur envie de quitter la maison n'avait rien de naturel. Or, je n'ai rien pu faire. Elles ont ouvert la porte et elles ont gagné la rue où les autres voisins se tenaient eux aussi, certains en pyjama, d'autres en sous-vêtements.

Il y avait même Monsieur Goreck, le voisin d'en face, le cancéreux en phase terminale rentré chez lui pour y mourir. Il se tenait fièrement en contemplant le ciel étoilé. En le voyant revigoré, je n'ai pas pensé à un miracle, mais plutôt à ces films où les damnés errent parmi les hommes. Cette rémission subite m'a

terrorisé, préfigurant le choc qui m’attendait.

Les lèvres de Carla bougent, preuve qu’elle a encore envie de me parler. Je ne l’écoute déjà plus, cependant. Je repense à Isa, à ma petite puce. De nouveau le 25 novembre, et me voici à hurler leurs noms dans les rues tandis qu’elles s’éloignent et qu’une muraille de corps s’érige entre elles et moi, me signifiant que le divorce est consommé. Elles ne sont plus celles que j’ai connues : tout est fini. Le disque dur de leur esprit a été effacé et une autre partition s’y joue désormais.

— Tu me files les cachets ? dis-je histoire d’interrompre ce flot de mauvais souvenirs.

— Shérif, faut que tu te raisonnes, répond Carla. Tu vas mal...

— J’en ai trop besoin.

— Ça ne sert à rien, tu te...

Ses paroles ne m’apaisent pas ; pire, elles me renvoient à mon errance dans notre ville tombée entre les mains de ceux que l’on appellera plus tard *Stybiax*. Les places désertes, les portes ouvertes, des voitures abandonnées n’importe où, le moteur encore en marche. Je suis soudain le seul homme au monde.

Enfin c’est ce que je vais croire pendant deux jours jusqu’à tomber sur d’autres réfractaires comme moi. Eux aussi refusent d’accepter ce cauchemar, ils

parlent de se battre, d'un état provisoire. Ils déchanteront vite.

— Les cachets Carla, j'en ai besoin.

Saloperie de souvenirs, putain de mal de tête. La fumée qui me pique les yeux et ce bar que je ne supporte plus. Envie d'être seul dans un monde sans Stybiak... *Libéré.*

Ma main se referme sur l'enveloppe blanche. Je rentre en titubant.

Vautré dans mon vieux canapé, je dérive, maintenant, l'esprit incapable de se fixer, noyé sous un déluge de flashes plus ou moins agréables. Isa, ma petite fille, une famille unie. La conscience erre et j'ai envie de me perdre avec elle. À jamais.

Je remonte le col de ma veste en cuir comme un détective de pacotille – besoin de me sentir confiant. Une profonde inspiration et je m'enfonce dans le bar à Luc...

Les larmes souillent mes joues, mais au moins je ne pense plus. Plus vraiment.

Je suis libre.

Je remonte le col de ma veste en cuir...

CHAPITRE II

La Paix est l'intervalle entre deux guerres.
Jean Giraudoux.

Musée des Beaux Arts, Dunkerque **dimanche 12 mars, 23 h 19**

Le vent et la pluie s'étaient retrouvés en amants éperdus. Depuis deux heures déjà, la cité subissait la brutalité de leur étreinte. La plupart des rues offraient le spectacle de ruisseaux où glissaient quelquefois des immondices, canettes ou ordures abandonnées au hasard.

Sur la place du Général de Gaulle, l'Université et le théâtre renvoyaient l'image de vestiges. Des tags recouvraient leurs façades décrépies. Des bourrasques violentes dépouillaient les arbres du parking de leurs derniers feuillages. Dans le lointain, des tôles métalliques poussaient des hurlements sinistres, comme si elles avaient décidé de se

faire l'écho de la colère du ciel.

Un grondement de moteur précéda le véhicule blindé. Puis le faisceau des phares émergea d'une rue adjacente, déformé par l'averse. La voiture au nez allongé et descendant pila devant le Musée des Beaux-Arts, une façade couverte de dalles miraculeusement dépourvues de graffitis.

Un auvent de béton incurvé dissimulait en partie l'entrée qu'interdisait un maillage métallique. À l'extrémité gauche du bâtiment, une plaque de marbre commémorait une bataille d'une autre ère, et les remerciements d'un pays à jamais effacé envers ses sauveurs pour toujours disparus.

Les portes du véhicule coulissèrent, révélant deux unités stybiak qui mirent pied à terre. Leurs corps d'homme ne tressaillirent pas sous le froid de l'averse, pas plus qu'une lueur n'éclaira leurs yeux de vitrain. Ensemble, les miliciens gagnèrent l'édifice, la crosse de leur pistolet mitrailleur calée contre le repli du bras.

Le plus petit avait les cheveux longs et blonds ; il portait un blouson noir, un jeans usé jusqu'à la trame et des santiags cloutées. Le second était un géant d'ébène au crâne chauve. Son training Nike sculptait une silhouette plutôt musclée, celle d'un ancien vigile de supermarché.

Les unités s'engouffrèrent sous l'auvent. Telles

deux âmes errantes, elles traversèrent le rideau métallique qui leur barrait la route – un effet du shaking, cette formidable capacité des Stybiax à restructurer la matière pour un temps donné.

Un guichet désert les accueillit dans le hall poussiéreux. Puis les gangues humaines gagnèrent la première salle.

L'essentiel de l'espace y était occupé par des maquettes de navires armés pour la course, les raids corsaires. Il y avait là de nombreuses frégates, des bateaux à faible tonnage bien éloignés de la vision traditionnelle des vaisseaux pirates. Des toiles d'araignée s'étiraient sur leurs ponts miniatures. Des portraits de Jean Bart, le héros intemporel de la cité, ornaient les murs comme en un mausolée, symbole d'une gloire éternelle.

Une pièce déserte, sans âme.

Bien qu'une vision nocturne facilitât leur déplacement, les Stybiax gagnèrent l'étage avec prudence. Celui-ci mettait en scène toiles et pièces exceptionnelles selon une logique d'exhibition à outrance. Des dizaines de cloisons séparaient ainsi des boxes consacrés aux écoles de peinture italiennes, flamandes ou françaises du XVIII^{ème} siècle.

Arrivé en haut des marches, Cheveux longs menaça la momie d'une devineresse, prisonnière d'un sarcophage de verre. Tissus inertes. Vigile

scruta les environs. Pas le moindre mouvement, silence absolu.

Une fausse alerte ?

L'idée même tenait de l'hérésie. On les avait dépêchés en ce lieu pour une simple raison : débusquer l'intrus qui s'y terrait. Il n'y avait pas d'erreur possible. La mission ne serait accomplie qu'une fois l'individu interpellé.

Poursuivant leur exploration, les unités dépassèrent une toile intitulée La tentation de Saint Antoine. Dans une grotte située en plein désert, des démons hideux accablaient le religieux à la figure aussi tourmentée que sa foi malmenée. L'univers de pigments, leur superposition sur le support, cédèrent la place au domaine de la matière travaillée par les mains de l'homme.

Des récipients. Des vases.

Toujours le silence. Et pas la moindre trace d'un intrus.

Soudain Cheveux longs se figea. Le Stybiac avisa l'étage, aussitôt imité par son congénère. Alignement de créations en alliage de métal et de cuivre, en terre cuite. D'autres cloisons. Un bric-à-brac informe, un espace humain sans intérêt.

Et au-dessus de ces considérations la sensation qu'un danger les guettait.

Une infime vibration réveilla leurs instincts guerriers.

Derrière eux.

Dans les corps d'hommes, les consciences stybiax s'affolèrent, déclenchèrent le shaking et les gangues se retournèrent, prêtes à tuer. Mais leur réaction arriva trop tard.

Un éclair d'un bleu cyan les engloutit, illumina l'étage du musée un instant. Une odeur de brûlé monta dans l'air, elle se mêla à la fragrance de renfermé qui habitait les lieux. Des toiles s'écaillèrent ; des morceaux de peinture carbonisée voletèrent avant de se désagréger sur le sol moqueté et le silence recouvra ses droits.

Dehors, la pluie n'avait pas cessé de tomber.

CHAPITRE III

*La vraie résistance ne consiste pas seulement
à manifester symboliquement le week-end,
elle consiste à changer efficacement les données
du monde.*

Arundhati Roy.

Extrait d'une interview dans *Le Monde* - 18

Janvier 2004

Communauté d'Arras lundi 13 mars, 10h39.

Je me demande ce qui me mit en rogne ce jour-là. Voir Kress débarquer comme un cheveu sur la soupe ? Ou le fait qu'il n'en ait pas eu conscience ?

Toujours est-il que son irruption coïncida avec le coup de sang de Dylan Couderc.

Pauvre Dylan ! Quand j'y repense, je me dis qu'il n'avait rien du mec brillant, encore moins du gars sympathique. À dix-neuf ans et malgré un intellect

assez limité, il pouvait néanmoins se targuer d'être le coq de la communauté. En balayant nos valeurs traditionnelles, l'orage vert avait au moins eu ce mérite de permettre à des gars dans son genre d'émerger. Dylan en avait donc profité.

Son côté Adonis à la moustache racaille plaisait aux femmes, à toutes les femmes. Les jours de cuite, il se vantait d'avoir vu s'ouvrir plus de fourreaux inexplorés que les hommes du coin réunis. Grossier, certes, il l'était, mais qui l'aurait blâmé dans notre monde ? Pas les cocus qui admiraient son ardeur au travail, en tout cas...

Ceux-là étaient bien trop contents de le voir réparer ce qui lui tombait sous la main, que ce fût une chaudière, un générateur de secours ou un lecteur de DVD bousillé. Qu'il baise leur compagne relevait des considérations secondaires, comme si le fait de s'attacher eût été une faiblesse.

De toute manière, les communautés n'étaient pas des couvents, encore moins un ensemble de familles bien établies.

La plupart des couples s'y étaient formés après l'orage, du dépit qui forge le besoin de vivre ensemble. Aux premiers temps, l'épreuve nous avait poussés vers les enfants devenus subitement orphelins. L'instinct ou des restes de morale nous avaient incités à les chercher en ville, à les ramener dans

notre giron pour les protéger, leur éviter de tomber sur des dégénérés à l'affût. Des affinités et trop de solitude avaient ensuite donné l'illusion que la vie poursuivait son cours, inéluctable.

Dylan, lui, se fichait de ces sentiments, tout au moins au début. « L'occasion fait le lardon », plaisantait-il et « la jeunesse n'est pas éternelle, amène-toi ». Il n'avait changé qu'avec l'arrivée d'Alexandra. S'il couchait toujours, il le faisait plus discrètement.

Le caractère trempé de celle devenue sa légitime, son histoire tragique – Alex avait quitté un père aux penchants incestueux soudain libérés – avait transformé notre coq. Le jour où il avait annoncé à la communauté qu'elle attendait un enfant, « son » gamin, nous étions presque tombés des nues.

D'accord, ils s'étaient installés tous les deux, mais de là à aller plus loin... La contraception ne demandait qu'un effort de volonté, continuer la résistance par un acte anodin. *Ne plus croître et prospérer pour emmerder les Stybiak.*

De mon côté, j'avais envisagé cette naissance comme une guigne, appréhendant le jour où le bébé viendrait au monde. Je ne m'étais pas trompé.

Aux premières contractions, Alex fut transportée chez Mustapha, notre toubib, un élève infirmier qui n'avait pas eu le temps de décrocher son diplôme.

Elle y accoucha d'un petit garçon : Joey. Un conte dans un monde déshumanisé.

Las ! Sitôt son premier vagissement poussé, le bébé attira l'attention des fantômes, les Stybiax sans corps. Je me trouvais dans le couloir, me servant un café au thermos que j'avais emmené, quand ils déferlèrent, pareils à une nuée ardente. Entortillés les uns aux autres, ils m'évoquèrent un enchevêtrement de vermines. Ils passèrent la porte de la chambre sans s'arrêter, et l'image d'un serpent s'imposa en moi.

Ce nouveau-né les intéressait, à l'instar de tous nos enfants, d'ailleurs. S'ils parvenaient à s'y incruster, le calvaire de l'un de ces fichus aliens toucherait à sa fin.

En violant le bonheur du jeune couple, les Stybiax commirent leur première erreur. Les voyant approcher, Dylan dégaina un automatique. Alex hurla. Du moins, je suppose que les choses se passèrent ainsi. Je n'étais pas dans la chambre.

J'y débarquai une minute plus tard, conscient que j'avais commis une bourde impardonnable, *a fortiori* pour un « Shérif démocratiquement élu ».

Où le gosse s'était-il procuré ce flingue ?

Dans mon souci d'éviter les règlements de comptes intempestifs, j'avais pourtant procédé à la destruction systématique des armes tombées entre mes mains. Arras n'était pas Washington ni la

Somalie, mais Dylan s'était fichu de mon autorité.

Pourquoi n'avais-je pas anticipé, moi qui avais confisqué le fusil d'Alex sans ménagement lorsqu'elle avait échoué à Arras ?

Dylan pointait l'arme sur la tête du bébé que sa femme pressait contre sa poitrine. Ses yeux de père reflétaient la détermination dont un homme peut se montrer capable lorsqu'il est poussé à bout. Des tremblements de rage parcourraient son corps.

— Si vous approchez, je le bute, prévint-il. J'hésiterai pas. Il sera pas comme vous, vous m'entendez ? Cassez-vous, bande de fumiers.

Les Stybiax tournoyèrent sur eux-mêmes. La colère de cet humain les étonnait probablement, comme celle des résistants les avait consternés au début. Les premiers attentats avaient causé des milliers de morts, mais jamais les Stybiax n'avaient compris le sens de ces actions. Et pour cause !

Nous l'ignorions alors, mais nos armes ne détruisaient que les corps les renfermant. Pas leurs maudites consciences !

Les gangues brisées, ces salopards repartaient en attendant une prochaine réincarnation, et celle-ci ne pouvait venir que d'une seule manière... La plus ignoble.

— Dylan, tu savais ce qui se passerait, intervins-je. Fais pas le con, pose ce flingue.

— C'est notre gosse ! brailla-t-il, ils ont pas le droit de le voler. Il va grandir et...

— Ce n'est pas un réfractaire, tu le sais bien, sinon ils ne seraient pas là à tourner comme des vautours. Laisse-les le prendre...

— Vous avez pas de cœur, Shérif, ou quoi ? demanda Couderc. C'est notre bébé ! Le nôtre, putain de merde !

(...)